

Hommages à Elinor Ostrom (1933-2012)

Par Jean Leca (Sciences-po Paris) et Yves Schemeil (Sciences-po Grenoble)

Elinor Ostrom avait partagé en 2009 avec Oliver Williamson le prix Nobel d'économie pour leurs travaux sur les arrangements économiques hors-marché. Plus précisément Ostrom était récompensée pour son « analyse de la gouvernance économique, spécialement celle des biens communs ». De fait son livre, *Governing the Commons* (1990) peut être considéré comme un classique de la science politique et pas seulement de la science économique.

Ce n'est pas la première fois qu'une non-économiste patentée recevait cette distinction, Herbert Simon l'avait précédée, et aussi Douglass North, dont les apports respectifs sont mieux connus du monde académique européen car ils semblent « coller » davantage à notre expérience de la réalité (la « rationalité limitée » du premier », « l'Etat d'open access » du second), alors que le terrain qui l'avait fait connaître était « des tribus perdues dans la forêt. » Membre de la *Public Choice Society*, ancienne présidente de l'*American Political Science Association*, après avoir été très active au sein de la *Public Administration Association* elle a développé ses idées aux côtés de son mari Vincent (1919-), auteur pour sa part du classique *The Political Theory of a Compound Republic* (1971). Elle ne voulait pas en être séparée intellectuellement : elle anima avec lui trente ans durant (1973-2003) le *Workshop in Political Theory and Policy Analysis* de l'université d'Indiana à Bloomington. Largement reconnue, en dépit de son humilité foncière, comme l'atteste son accueil par la prestigieuse revue *Science* (très peu de *political scientists*, dont Karl Deutsch, ont été invités à y publier) elle fut membre de la *National Academy of Sciences* et de l'*American Academy of Arts and Sciences*.

Les politistes français, que le seul label de « *public choice* » met en majorité ont mal à l'aise la connaissaient peu. A quelques exceptions près. : Marie-Claude Smouts la cita, du fait de son intérêt pour les biens communs internationaux auxquels Ostrom consacra en 1994 un numéro spécial du *Journal of Theoretical Politics* édité avec Robert Keohane (« Local and Global Commons. Heterogeneity and Cooperation in Two Domains ») ; Jean Leca la mentionna plusieurs fois dans le chapitre « La théorie politique » du *Traité de science politique* (1985), notamment pour le livre resté fondamental qu'elle édita, *Strategies of Political Inquiry* (1982) dans lequel est notamment reproduit l'article écrit avec L. Kiser, « The Three Worlds of Action. A Metatheoretical Synthesis of Institutional Approaches » ; Yves Schemeil, dans son *Introduction à la science politique* (2012), la plaçait dans « l'économie institutionnelle et conventionnaliste » tout en notant ailleurs qu'elle n'appartenait pas à l'école de « l'usage politique de l'économie » mais plutôt à la théorie des choix rationnels et des biens publics, (« domaine des politistes qui étudient en priorité le fonctionnement de l'administration publique »).

Parce qu'elle se situe dans une perspective résolument rationaliste, les politistes français tendent à l'ignorer. Mais leurs compatriotes économistes les plus avertis ne s'en servent pas davantage, peut-être parce qu'elle n'est pas assez utilitariste à leurs yeux. Etienne Wasmer, dans son exemplaire *Principes de microéconomie. Méthodes empiriques et théories modernes* (2010), loin d'être ignorant de l'application de la théorie des jeux aux sciences politiques, ne parle pas d'Ostrom dans son « Emergence de la coopération » (p. 369-374) ; il se concentre plutôt sur le psychologue expérimental et *political scientist* Robert Axelrod (1943-) dont *L'évolution de la coopération* (1984) est un classique, et sur les travaux du mathématicien Anatol Rapoport (1911-2007) spécialiste de l'application à la théorie politique de l'analyse des systèmes (1966) et des jeux à deux et à N personnes (1966 et 1970). Les néo-institutionnalistes et conventionnalistes, comme Eric Brousseau et Jérôme Sgard, la connaissait mieux (mais la citaient moins que les deux autres Nobel précités). Deux remarques du second permet de mieux comprendre pourquoi l'antipositivisme supposé d'Elinor Ostrom l'avait rendue si peu attractive en France (elle aurait pratiqué « une approche de l'économie qui préserve ses exceptionnels acquis théoriques tout en l'inscrivant dans une économie politique qui ne soit pas exclusivement naturaliste » ; « elle illustre

aussi comment les liens anciens entre la science économique et la philosophie politique peuvent être renoués, dans des termes acceptables par l'une et l'autre », p. 113 et 117 dans « La crise, les économistes et le prix Nobel d'Elinor Ostrom »). Pour l'un et pour l'autre, la richesse de l'analyse, la combinaison des approches dans ce que Clifford Geertz appelait une « description épaisse » et l'intérêt manifeste pour la « complexité » rendaient incontournable l'œuvre de cette pionnière.

Difficile à classer, Elinor Ostrom apparaît aux politistes et aux économistes purs et durs comme une figure désordonnée et pleine d'entrain chevauchant l'écologie, la psychologie et l'anthropologie pour étudier le fonctionnement des institutions et les efforts pour résoudre ce qu'elle appelait les « dilemmes sociaux ». Tout ceci tout en chantant des *folk songs* avec ses étudiants dès qu'une guitare se trouvait à proximité, un trait de personnalité qui venait de loin. Née en pleine dépression à Los Angeles d'un maquettiste de cinéma au chômage, qui devait vite abandonner sa famille, elle resta cependant indifférente au « rêve américain », « Lin » passa en effet son enfance à contribuer à « l'effort de guerre », cultivant un potager, tricotant des écharpes pour les soldats et achetant des vêtements dans un « *charity store* ». « Quelle pauvreté ! » n'est-ce pas ? » diront les « grands académiques et les grands politiques » De là lui vint une triple préoccupation.

D'abord, ne rien « connaître » qui ne permette de « faire « comprendre [systématiquement mais souplement] le monde pour le changer [modestement] », dirait Pierre Favre (les crochets sont des ajouts des auteurs).

Ensuite, ignorer fondamentalement ce qu'elle ne connaissait que trop : l'inégalité. On la dissuada ainsi, en tant que jeune femme, d'étudier l'économie à l'UCLA, car on ne lui avait pas dispensé la formation nécessaire en mathématiques, puis de faire de la science politique car elle ne pouvait prétendre qu'à un travail de secrétariat universitaire. Enfin, alors qu'elle avait décroché un poste à Bloomington on l'obligea à enseigner le « Gouvernement » à 7h 30 du matin car personne ne voulait s'en charger. Elle racontait cet épisode avec bonne humeur, sans accentuer une revendication féministe dans laquelle cependant ses collègues femmes se reconnaissaient, ce pourquoi elles lui rendaient volontiers hommage. Elle ne connaissait que trop la guerre (elle déclara un jour à Jean Leca son intérêt pour le monumental *A Study of War* de Quincy Wright publié en 1943) qu'elle ne tenait néanmoins pas pour le fil recteur de la vie sociale.

Enfin, chercher partout sans trêve ni repos la façon dont les humains peuvent coopérer sans se combattre et sans Leviathan - de la police des villes américaines à « la guerre de l'eau » à Los Angeles, des villages de montagne en Suisse et au Japon, au système d'irrigation en Suisse et en Espagne, de l'exploitation des forêts au Nepal à celle des pêcheries dans le Maine et en Indonésie. « Collaboration » et « coopération dans l'hétérogénéité » étaient quelques uns de ses maîtres-mots, ce qui l'aurait rapprochée du prince Kropotkin et peut-être de Pierre-Joseph Proudhon, à sa probable surprise, mais elle l'aurait été moins si on lui avait dit que le sombre héroïsme tragique weberien, sans parler de la malédiction schmittienne, ne la touchaient guère.

Un article, que nous ferons peut-être pour la *Revue française de science politique*, serait nécessaire pour analyser à loisir, voire critiquer, cette œuvre protéiforme gouvernée par les impératifs suivants : 1/ refuser la tentation Hobbesienne et contester la généralité de la « tragédie des biens communs » de Garret Hardin ; 2/ donner la priorité à la coopération sur la domination, à la « polycentricité » (encore un de ses maîtres-mots) sur la souveraineté ; 3/ transformer l'étude de l'administration publique en la détachant des « sciences du gouvernement » (étatique), un point où elle fut beaucoup redevable à Vincent Ostrom dont lui viendra son intérêt pour la rationalité des choix ; 4/ montrer que la rationalité fonctionne différemment selon les « mondes » où elle opère ; 5/ étudier la diversité et l'évolution des institutions ; 6/ couvrir beaucoup de terrains étrangers (et étranges) sans se laisser arrêter par les abîmes culturels présumés les séparer à jamais, mais en en tirant aussi la conclusion qu' « il n'y a pas de panacée » même si la science sociale scientifique ne s'interdit pas d'être prédictive tout en respectant la diversité des conditions initiales, « *small* » n'est pas toujours « *beautiful* » ; 7/ concevoir la science sociale à la fois comme un atelier d'instruments de mesure sophistiqués et comme un « artisanat » resté très proche du terrain

empirique, ce qui l'aurait rapprochée d'Aaron Wildavsky et son apologie du « *craftmanship* » dans l'analyse et l'évaluation des politiques publiques ; 8/ ne pas perdre de vue la relation descendante entre « théorie », « *framework* » et « modèle », triade gouvernée par la « théorie politique » qui spécifie des prises de position normatives. Lin Ostrom ne se *pensait* pas « philosophe », elle l'est au sens de Blaise Pascal (« se moquer de la philosophie c'est proprement philosopher »).

Nous n'approuvons évidemment pas tous ses présupposés, notamment sa décision de privilégier le monde de la fabrication de la coopération dans la confiance sur celui de la domination violente dans les « arcanes » du gouvernement, et de sa contestation. Mais comment cacher notre profonde admiration pour cette « grande dame » qui ne s'abaissa jamais à écrire de grandioses synthèses monistes résumant l'histoire du monde depuis 30 000 ans et prévoyant son avenir jusqu'en 3000 et au-delà ? D'autant que cette ambition avait pour contrepartie une profonde humilité jointe à une bonne humeur semble-t-il inaltérable qui la mettait à l'abri de l'imprécation et de la proclamation dénonciatrices par lesquelles ne s'expriment trop souvent que les ressentiments et le nombrilisme de nombreux intellectuels publics, qu'ils soient ou non membre du monde académique.

Quelques indications de lecture parmi beaucoup d'autres

« Elinor Ostrom », *The Economist*, 30 juin 2012, p. 90.

McGinnis, M., (2011a), "An Introduction to IAD [Institutional Analysis and Development] and the Language of the Ostrom Workshop. A Simple Guide for a Complex Framework", *Policy Studies Journal*, 39, 1, p. 169-183.

McGinnis, M., (2011b), "Networks of Adjacent Action Situations in Polycentric Governance", *Policy Studies Journal*, 39, 1, p. 51-78.

Munger, M., ed., (2010), "Elinor Ostrom and the Diversity of Institutions", *Public Choice*, 143, 3-4, special issue.

Ostrom, E., (2005), *Institutional Diversity*, Princeton, Princeton University Press.

Ostrom, E., (2007), "A Diagnostic Approach for Going Beyond Panacea", *Proceedings of the National Academy of Sciences*, 104, 39, p. 15181-15187.

Ostrom, E., (2009), "A General Framework for Analyzing Sustainability of Socio-Ecological Systems", *Science*, 325, p. 419-422.

Ostrom, E., Basuto, X., (2011), "Crafting Analytical Tools to Study Institutional Change", in Blyth, M; et al., eds., "The Evolution of Institutions", *Journal of Institutional Economics*, 7, 3, special issue.

Ostrom, Harini, N., (2006), "Insights in Linking Forests, Trees, and People from the Air, on the Ground and in Laboratory", *Proceedings of the National Academy of Sciences*, 103, 51, p. 19224-19231.

Ostrom, E., Janssen, M., Anderles, J., (2007), "Going Beyond Panacea", *Proceedings of the National Academy of Sciences*, 104, 39, p. 15 176-15 178.

Ostrom, E., Walker, J., (2003), *Trust and Reciprocity. Interdisciplinary Lesson from Experimental Research*, New York, Russell Sage Foundation.

Rapoport, A., (1966), "Some Systems Approaches to Political Theory", in Easton, D., ed., *Varieties in Political Theory*, Englewood Cliffs, Prentice Hall, p. 129-141.

Sgard, Jérôme (2009), La crise, les économistes et le Prix Nobel d'Elinor Oström", *Esprit*, Novembre.

Tonnen, Th., (2010), "Resilience in Administration. The Work of Elinor and Vincent Ostrom from a Public Administration Perspective", *Public Administration Review*, Mars-Avril, p. 181-193.